La Leçon du puits. Episode de la dernière guerre.

Numéro d'inventaire : 1979.35658.5
Auteur(s) : Madeleine Vernet
Sarah Menant
Type de document : image imprimée
Éditeur : Éditions de l'Avenir Social (Epône)
Imprimeur : Imp. Coop. Ouv. , Villeneuve St Georges
Date de création : 1920 (vers)
Description : gravure industrielle d'après dessin feuille jaunie et déchirée, collée sur feuille cartonnée parties manquantes sur les bords
Mesures : hauteur : 426 mm ; largeur : 275 mm
Notes : Illustration en 9 vignettes de l'histoire de soldats français et allemands qui s'entendent pour placer le puits situé à égale distance de leurs tranchées, en terrain neutre. Thème illustré à résonnance antimilitariste au-dessous du titre : "Texte de Madeleine Vernet - Dessins de Sarah Menant" Vernet, Madeleine (1878-1949) Fondatrice en 1906 de l'orphelinat "l'Avenir social" à Neuilly-Plaisance, créatrice en 1917 du magazine "la Mère éducatrice" Menant (Sarah) : dessinatrice. Active début 20e siècle
Mots-clés : Formation idéologique, religieuse et morale au sein de la famille
Histoire et mythologie
Filière : aucune
Niveau : aucun
Autres descriptions : Langue : Français
Mention d'illustration
ill. en coul.

LA LEÇON DU PUITS

Episode de la dernière guerre

Texte de MADELEINE VERNET. — Dessins de SARAH MENANT

I. — Ce que je vais vous raconter, m'a été raconté à moi-même par un soldat de la dernière guerre, qui fut l'un des acteurs de cet épisode. — A égale distance d'une tranchée allemande et d'une tranchée française, se trouvait un puits. C'était la seule eau potable qu'il y eut en cet endroit. Or, il était très dangereux de se rendre au puits; c'était s'exposer aux balles de la tranchée voisine.

II. — Mais le besoin d'eau est peut-être le plus grand besoin de la nature. Les hommes endurent la faim plus facilement que la soif. Les soldats, Français et Allemands, se rendaient donc au puits, la nuit tombée. Il y eut, de part et d'autre, quelques victimes. Un soir, deux Allemands et deux Français se rencontrèrent, venant puiser de l'eau. Ils causèrent, et bien que se comprenant imparfaitement, ils convinrent d'un projet dont ils promirent de parler à leurs chefs.

III. — Et voici ce qui fut décidé. L'emplacement du puits fut considéré comme terrain neutre, et, aux quatre coins de ce terrain, le drapeau parlementaire, le drapeau blanc, fut planté. Aucun coup de fusil ne devait être tiré de ce côté, puisque c'était là le seul moyen de se procurer de l'eau et que cette eau était indispensable aussi bien aux Français qu'aux Allemands. — Le soir, après les luttes sanglantes de la journée, on se rendait donc au puits pour les provisions d'eau.

IV. — Allemands et Français prirent ainsi l'habitude de se rencontrer là. Certains Français connaissaient l'allemand; certains Allemands connaissaient le français. On causa, puis, réciproquement, on se passa les journaux qu'on avait pu recevoir. Enfin, il vint un moment où l'habitude fut prise de se réunir autour du puits, le soir, pour causer. — Et les soldats appelaient ce puits : le puits de la Fraternité.

V. — Ainsi, ces hommes qui s'entre-tuaient dans la journée, fraternisaient le soir venu. L'eau étant l'un des besoins primordiaux de l'homme, l'instinct de la vie leur dictait, sans qu'ils s'en doutent, la grande loi de solidarité humaine. — Or, un soir, des Allemands ayant su que les Français n'avaient pas reçu leur provision de café, partagèrent leur café avec leurs voisins. Quelques jours après, c'étaient les Français qui partageaient leur sucre avec les Allemands.

VI. — Une autre fois, la mitraille n'ayant pas cessé de pleuvoir dans la journée, les Français n'avaient pu être ravitaillés, car il avait été impossible d'approcher de leurs tranchées. L'ayant appris, les Allemands leur firent parvenir une partie de leurs propres provisions. — Et, peu de temps après, les Français eurent l'occasion d'agir de même à l'égard de leurs voisins.

VII. — Ils se passèrent également, mutuellement, pansements et charpie, se soignèrent même ; et cependant, aux yeux des belligérants, ces hommes étaient des ennemis, considérés comme tels. Mais eux, dans leurs tranchées, n'avaient plus du tout envie de tirer les uns sur les autres. Ils n'apportaient plus d'ardeur à la lutte meurtrière, et, aussi souvent qu'ils le pouvaient, ils évitaient de tirer sur les lignes ennemies.

VIII. — Ce que voyant, les chefs des deux côtés firent changer les hommes des tranchées, les remplacèrent fréquemment. De plus, ils décidèrent que Français et Allemands ne se rencontreraient plus au puits. — Puisqu'on avait besoin d'eau, ce puits resterait terrain neutre, mais les hommes s'y rendraient par escouades, les Français d'abord, les Allemands ensuite. Ainsi les chefs, par *métier militaire*, brisaient le sentiment de fraternité qui avait pris naissance chez les soldats.

IX. — Celui qui me raconta cette histoire me disait : « J'ai souvent pensé au Puits de la Fraternité et à la belle leçon qu'il nous a donnée. Si ceux qui ont intérêt à diviser les hommes n'étaient pas là pour semer la discorde et créer des rivalités là où il ne devrait pas y en avoir, les travailleurs finiraient bien par s'entendre. Comme les hommes qui ont tous besoin d'eau pour vivre, les travailleurs ont des besoins semblables et des intérêts communs. Et c'est par l'entente et la concorde qu'ils les réaliseront.

« Elevons donc entre les hommes le grands puits fraternel où chacun viendra puiser l'eau qui donne la vie, à la source sacrée de paix et d'amour.

Aux Editions de L'AVENIR SOCIAL, à Epône (S.-et-O.)